

vait être fructueuse, et c'était toujours lui qui réglait la marche.

Narcisse, qui venait derrière lui, était un beau jeune homme de vingt-quatre ans, marié depuis quinze mois et qui faisait alors avec son beau-père son premier voyage. Il était timide et modeste, ayant été nourri par sa tendre mère dans l'horreur des batailles et la crainte des dangers. Il avait fallu bien des instances pour le décider à surmonter sa nature et les efforts de sa jeune femme qui allait être mère et tâchait de le retenir.

— Va, avait dit Firmin à sa fille, j'ai commencé dès vingt ans à voyager et je suis toujours revenu sans accident. Ne crains rien, je serai avec lui et je te le ramènerai sain et sauf. Elle se résigna et laissa partir son mari. Quand il l'embrassa, en lui disant adieu, elle lui murmura tout bas :

— N'oubliez pas la Sainte Vierge, et dans tous les périls, invoquez-la avec ferveur.

Narcisse le promit, et cette assurance calma les appréhensions de la jeune femme. Elle le suivit jusqu'à la colline prochaine, et, aussi longtemps qu'elle put l'apercevoir dans la plaine, chaque fois qu'il se retourna, il la vit debout à la même place et lui faisant encore signe de la main. Quand il eut disparu dans l'éloignement, elle revint à sa maison les yeux gonflés de larmes, le cœur gros de sanglots et l'esprit assombri par de tristes pressentiments.